

LES GARDIENNES  
DU SILENCE

SOPHIE ENDELYS

# LES GARDIENNES DU SILENCE



**VOIR DE PRÈS**

© Presses de la Cité, un département de Place des  
éditeurs, 2018, et 2019

© Hélène Crochemore, pour les illustrations des pages  
281 et 307

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-258-5

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*À Johannes Gutenberg*

« Qu'avons-nous perdu en apprenant à lire ? »

José Bergamín,  
*La Décadence de l'analphabétisme*<sup>1</sup>

---

1. La Délirante, Paris, 1988.

## **Conversation d'étagères**

Demain, je passe au scanner. Il est prévu une numérisation de mes pages en mode texte. La transcription des caractères en pixels est-elle douloureuse ? Sommes-nous condamnés à finir en MP3 dans le cul d'un ordinateur ?

En vérité, je ne voulais pas le tuer. Pas cette fois-ci, pas comme ça. Le coup est parti tout seul. Nous étions tous les deux sur la plage : moi, de retour de Paris où j'avais passé le week-end au chevet de ma tante ; et lui, qui inspectait les agrès de son voilier.

Dès qu'il m'a aperçue, Jeffrey m'a fait signe.

— Pour une fois, sers à quelque chose ! Borde donc ce bout...

Il pointait un cordage épais et rugueux. En m'exécutant, je me suis écorché les mains, cogné le genou, emmêlé les pieds avant de m'écraser sur le sol huileux. Les vêtements de Jeffrey formaient un tas sur le ponton. Le revolver avait glissé du holster. Depuis qu'il a été nommé président de Ratio-stat, mon mari a l'autorisation de porter une arme. Ça fait viril, ça fait riche, ça fait peur. La trouille qu'il inspire le grandit.

Lorsque la balle a sifflé, j'ai eu l'impression que c'était le geste le plus approprié, compte tenu

de la situation. Le vent a avalé la détonation et Jeffrey s'est affalé sur le pont.

Perplexe, je suis restée à le contempler. Le roulis incessant des vagues berçait la scène. Jeffrey gisait à même le sol, immobile. Sa peau semblait frissonner dans la fraîcheur. Je l'ai consigné tout entier dans ma mémoire ; aucun détail ne m'échappait. Je me suis arrêtée sur cette cicatrice singulière au-dessus de la lèvre. À ma demande d'explication, au début de notre mariage, il m'avait répondu par une grimace signifiant : je ne te dirai rien. Je n'en saurais pas davantage désormais. Mon regard a continué à vagabonder sur ce corps inerte. C'était un adieu sans marche arrière. Comme ma mauvaise conscience sommeillait encore, j'ai pris mon temps. Bizarrement, à l'horreur de mon geste se mêlait du soulagement.

Cet état de sidération se serait prolongé si un instinct de survie ne m'avait brutalement ramenée à la réalité. Je me suis enfin relevée tout en inspectant les alentours. La falaise formait un rempart qui protégeait la crique des curieux. Je n'ai rien vu de suspect.



La suite s'est déroulée en pilotage automatique. Pendant que je faisais basculer le corps au fond du bateau, mon chemisier s'est couvert de sang. Réprimant une nausée, j'ai balancé dans le cockpit le revolver et les habits, dénoué le cordon d'amarrage et, à l'aide d'un bâton, poussé le voilier vers le large. Par chance, le temps était mauvais et la mer houleuse. L'embarcation a aussitôt dérivé en direction de l'ouest. La côte ici est sauvage et le rivage dessine des arabesques hérissées d'écueils. J'espérais que ce satané rafiote s'échouerait rapidement, là où la brusquerie des courants conduit les navires imprudents, dans un cimetière d'épaves.

La maison domine la dune. Il s'agit d'une de ces grandes villas du pays de Caux. Construite sous le Second Empire, elle offre à la vue une façade à colombages avec de larges ouvertures qui plongent directement sur la falaise. Façonnée de damiers en brique, d'ardoise et de bois, elle est une fantaisie charmante dans laquelle j'ai passé une partie de mon enfance.

Sur le seuil, je suis restée immobile, aspirant avec avidité le parfum habituel : cette odeur familière aux notes marines à laquelle se mêlait l'arôme du café que je m'étais préparé avant de descendre à la plage. Sans prendre la peine de me changer, j'ai attrapé mon imper et un sac à dos. Alors que j'allais m'élancer à l'étage, j'ai aperçu la silhouette de Carroll se profiler au bout du chemin. Carroll est une voisine à la retraite qui habite deux villas plus haut sur la jetée.

Une vague de panique m'a saisie. J'ai rassemblé mon énergie et, après avoir enfilé le ciré pour dissimuler les taches de sang, je me suis composé un visage aussi lisse que possible. Lorsqu'elle a atteint la porte, j'étais déjà dans le bureau de Jeffrey. Depuis le balcon, je lui ai demandé :

— Peux-tu me déposer à la gare ?

Carroll ne m'a pas répondu vu qu'elle est muette, mais elle a souri. À cet instant, j'ai actionné mon iPhone et la voix de Jeffrey a brusquement résonné dans la pièce. De là où nous étions, Carroll en bas, moi à l'étage, nous l'avons entendu aboyer :

— Ne me raconte pas n'importe quoi ! C'est des conneries ! Fous-moi la paix ! J'ai du travail !

À Carroll qui écoutait, j'ai esquissé une grimace.

— Jeffrey est au téléphone avec un de ses collaborateurs. Ça chauffe ! Comme il est d'une humeur de chien, je préfère prendre le large. Attends-moi une seconde, je le préviens que je file avec toi...

Dans le bureau, j'ai crié, assez fort pour être entendue de l'extérieur :

— Jeff, je te laisse ! Si tu dois faire du bateau, sois prudent en mer. On annonce une tempête...

Tout en parlant, je surveillais ma voisine. Croisant mon regard, elle a tapoté le cadran de sa montre avec impatience. En un clin d'œil, j'ai fermé la fenêtre avant de glisser dans ma poche l'iPhone sur lequel j'avais enregistré depuis quelques mois mes échanges téléphoniques avec Jeffrey, preuves de son attitude odieuse à mon égard. Épiant les sons, je me suis assurée que la pièce était en ordre et non sans une pointe de nostalgie je suis descendue.

Entre la maison et la gare, les mains de Caroll sont restées silencieuses. Elles savent pourtant être bruyantes lorsqu'elles veulent se faire comprendre. Mais tout au long du trajet, elles n'ont pas cherché à s'exprimer ; juste une caresse sur la joue quand je suis sortie de la voiture. Ce geste accusait une profonde émotion. En retour, j'ai souri. Caroll, je l'aime bien. C'est une femme fiable. Elle est muette, mais pas sourde. Ma voisine a l'oreille fine, on appelle ça la compensation des sens.

La villa est une maison de famille qui me vient de ma mère. Après notre mariage, Jeffrey et moi, nous en avons fait notre habitation principale. Située en front de mer, elle longe la plage des Petites Dalles, au-dessus de Fécamp. La gare la plus proche est Bréauté-Beuzeville. Après un changement à Rouen, je suis arrivée à Lille, où j'ai pris un car pour Rotterdam.

Sur la banquette, je me suis assoupie, la tête calée entre mon sac et la vitre, les yeux perdus dans l'histoire banale d'une épouse qui s'enfuit. Le mari, les rochers, le revolver,

c'étaient les préliminaires ; le point de départ d'une existence qui jusqu'ici se vivait à reculons. Les paupières closes, je me suis rappelé tous les mauvais moments de ma vie conjugale, toutes ces humiliations que j'avais ramassées à la pelle. Même en fouillant ma mémoire, il ne me restait rien de bon. Évidemment je ne voulais pas vraiment ce qui était arrivé, mais c'était fait. Excessif, peut-être. À chaque situation, il devrait y avoir une excuse disponible, à laquelle se raccrocher. Comme je n'en voyais aucune, je me suis laissée aller. Au milieu de ma torpeur, je me suis représenté le corps flottant enserré dans les algues, l'enquêteur qui le découvrirait, les questions qu'il se poserait : qui l'a tué ? s'est-il tiré tout seul une balle dans la tempe ? l'y a-t-on aidé ? Perdue dans mon rêve, j'ai imaginé Carroll répondre à l'aide de ses mains qui ne mentent jamais : Je vous jure, inspecteur, Jeffrey était encore en vie quand Chloé est montée dans le train. Carroll ajoutera, elle dont la bouche ne dit jamais mot mais dont les oreilles sont infail- libles à cause de la compensation des sens, que c'était un mauvais jour pour une balade en mer